

LA DAME DE VITRY

Quelques aventuriers de l'Europe, quelques dupes de John Law, quelques fribars et un poignée de soldats, formaient la population hétérogène de la Nouvelle-Orléans. Il y avait alors un jeune capitaine français, le chevalier Dauban, qui pour des raisons politiques s'était réfugié en Louisiane, et qui par curiosité naturelle, s'empressa d'aller à la rencontre de la belle étrangère. Celle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il reconnut la princesse Charlotte, la femme du czarévitch Alexis. Il avait été lui-même, pendant quelque temps attaché militaire à la cour de Pierre le Grand, et se souvenait parfaitement d'avoir vu la belle princesse Charlotte. Par un effort de volonté et comprenant qu'il ne lui fallait pas montrer sa surprise, il demeura impassible, et garda, en gentilhomme qu'il était, le secret qu'il savait, par intuition, lui être de mandé.

Charlotte et son pseudo-père s'établirent à la Nouvelle-Orléans. Le chevalier Dauban, par courtoisie d'abord, et graduellement prenant un vif intérêt aux deux étrangers, les aida à acheter une plantation et à l'exploiter. Après quelques mois, une année peut-être, le courrier de Paris apporta la nouvelle de la mort d'Alexis, exécuté d'après les ordres de son père, l'inexorable Pierre le Grand. En apprenant cette nouvelle, le chevalier Dauban eut pour la première fois l'espoir qu'un rêve, qu'il avait jusque là repoussé comme irréalisable, pourrait maintenant se matérialiser. Et, il arriva ce qu'il avait souhaité si ardemment, c'est à dire, que la princesse Charlotte consentit à oublier complètement sa vie antérieure, et le faste des cours d'Europe, pour le véritable amour d'un homme et pour la paix et la tranquillité de la Louisiane. De ce mariage naquit une fille, ce qui contribua à resserrer les liens qui tenaient le chevalier Dauban et sa femme à la Louisiane. Ils vécurent ainsi pendant dix ans, dans notre pays, et peut-être qu'il aurait fallu écrire cette histoire et la terminer d'une toute autre façon, si par un hasard du sort la maladie n'était venue interrompre le calme absolu de leur vie.

Le Chevalier Dauban ayant à subir une opération, il lui parut nécessaire de retourner à Paris, afin d'y trouver les soins d'un chirurgien éclairé, ce qui manquait absolument dans la colonie. Sa femme n'hésita pas à le suivre et ils vendirent leurs terres et dirent adieu pour toujours au rivage hospitalier de la Louisiane.

C'était à peu près vers l'année 1725 qu'ils se retrouvèrent à Paris. Charlotte soigna son mari avec dévouement et eut la joie de le remettre sur pied, et en voie de guérison. De temps à autre Madame Dauban allait avec sa petite fille s'asseoir aux Tuileries afin de regarder le mouvement de la foule, et d'admirer la pompe des équipages et des toilettes. Ici vous me permettrez de citer un passage, qui dépeint si finement ce spectacle qui devait être vraiment merveilleux:

"L'animation y offrait un spectacle pittoresque. La multitude affluait dans la grande allée, on s'y heurtait et l'on

s'y coudoyait; tantôt "la poignée d'une épée s'engageait dans les plis d'un falbalas ou un bout de fourreau déchirant une dentelle;" on y voyait "des douairières faire l'enfant et des fillettes jouer à la dame;" les filles galantes faisaient assaut d'élégance et de coquetterie; des officiers, des procureurs, des abbés rosés, des libertins, des bourgeois, des laquais, des tirelaines fendaient la cohue; c'était une foule moins fiévreuse que celle du Palais et du Camp des Tartares; mais le coup d'œil était intéressant pour une petite princesse de Brunswick qui débarquait du pays des Natchez. Aussi aimait-elle venir à ce rendez-vous public mais fort exact, comme dit La Bruyère, où l'on se regarde au visage et où l'on s'attend réciproquement au passage. Par les grilles elle voyait la foule des équipages armoriés se rendre au Cours, où Brissac assure que chaque jour sept à huit cents carrosses se promenaient dans le plus bel ordre du monde et sans s'embarasser. La fillette ouvrait de grands yeux et la mère éprouvait une joie sourde à se cacher dans sa solitude parmi cette multitude qui l'eût acclamée et elle fût venue officiellement."

Même de nos jours, mesdames, l'avenue des Champs Elysées est considérée comme la plus belle promenade du monde, et cependant je m'imagine que le cliquant des carrosses, les piaffements des chevaux, les beaux costumes des marquis, et les belles toilettes des dames, devaient faire un spectacle encore plus beau que celui d'aujourd'hui.

La mère et la fille causaient ensemble, et en Allemand, lorsqu'un bel officier qui passait se retourna, en entendant cette langue, qui était la sienne, et en regardant attentivement Charlotte, vint à elle précipitamment et l'appela par son nom. Charlotte le reconnut aussi: c'était le Maréchal de Saxe, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne, et de la comtesse Koenigsmark, celle même qui avait aidé Charlotte, à s'évader de la Russie. Ce beau, ce fougueux Maurice de Saxe que vous avez connu, mesdames, dans l'interprétation "d'Adrienne Lecouvreur," par la divine Sarah Bernhardt ou la sympathique Jane Hading.

Charlotte lui demanda de garder son secret et il promit, en galant homme qu'il était, et vint rendre visite afin d'insister qu'elle lui permit de raconter son histoire merveilleuse au roi, Louis XV, le Bien-aimé. C'était précisément ce que Charlotte ne voulait pas: Elle en avait assez des honneurs et de la vie des cours, et elle voulait terminer ses jours aux côtés du Chevalier Dauban, qu'elle aimait sincèrement. Quelques jours après, cette fois-ci pour l'île Bourbon, où Dauban avait obtenu un emploi. L'histoire dit qu'ils vécurent étroitement unis et très heureux pendant de longues années. Cependant, ayant perdu sa fille et puis son mari, Charlotte, devenue inconsolable, quitta l'île Bourbon, vers l'année 1747, et s'en revint en France, où elle s'établit à Vitry, un petit village à une lieue de Paris. Elle préféra maintenir son incognito, ensevelie dans l'oubli, jusqu'à la fin; et on ne connaissait rien d'elle excepté qu'elle était une grande dame très charitable et très pieuse. Elle mourut en 1771.

Voilà la fin de ce conte, d'autant plus merveilleux qu'il est vrai. Vous le connaissez sans doute, mesdames, et vous me pardonnerez si je vous le relis, mais il me semble qu'il est toujours excusable de redire une histoire quant elle nous touche de près, et je suis sûr que lorsqu'on vous parle de la Louisiane, on touche aux fibres de vos cœurs.

A Suivre

Quatre milles de fils d'araignée ne peseraient pas un grain.

LA MAUVAISE FOI BOCHE

Leurs "ruines" les ennuient
Voici ce qu'écrivait dernièrement la feuille berlinoise qui se nomme "Deutsche Tageszeitung":

"La France ne veut pas reconstituer ses régions dévastées. Pour des raisons sentimentales qui s'allient chez nos ennemis avec les plus sordides préoccupations mercantiles, elle s'efforce de conserver ses ruines dans toute leur horreur.

"Dans quarante-deux ans, après avoir touché les 226 milliards, on montrera encore aux touristes la cathédrale de Reims telle qu'elle est aujourd'hui et on offrira aux écoliers des régions dévastées des crânes allemands. Mais on n'aura pas édifié un seul mur.

"Et dans quarante-deux ans, toujours, pour exciter la commisération des peuples, nos ennemis supplieront encore d'une voix lamentable: "Voyez combien la pauvre France souffert!"

On comprend que ces "ruines" qui témoignent de leur barbarie ennuiant messieurs les boches et qu'ils soient impatient de les voir disparaître, mais que ne versent-ils les sommes qu'ils se sont engagés à payer? S'ils payaient, peut-être que le travail de reconstruction irait plus vite à leur gré. Mais des ruines, en France comme en Belgique, il en restera toujours assez pour rappeler aux générations futures les horreurs des barbares. Dans vingt ans dans cinquante, dans cent, le touriste qui visitera les champs de bataille pourra se dire: "Voilà de quoi étaient capables les soldats de la vertueuse et glorieuse Germanie, de ceux-là qui se prétendaient le "peuple élu!"

La première monnaie anglaise était en or et fut frappée en l'an 460.

VIEILLES FILLES

Avez-vous, quelquefois, souri des vieilles filles

Aux regards de douceur et de tristesse empreints,

Qu'on voit, ainsi, qu'une ombre, errer dans les familles?

Moi, je les aime et je les plains.

Je les aime d'avoir, loin des routes banales,

Conservé sans faiblir leur libre volonté; D'avoir fui pour toujours les unions vénéales

Sans amour et sans dignité.

Car ce sont, bien souvent, des âmes incomprises

Et des cœurs ulcérés plutôt que refroidis,

N'ayant pas dépensé les tendresses exquises

Qui les faisaient battre, jadis.

Je les plains, quand, rompant leur tranquille habitude.

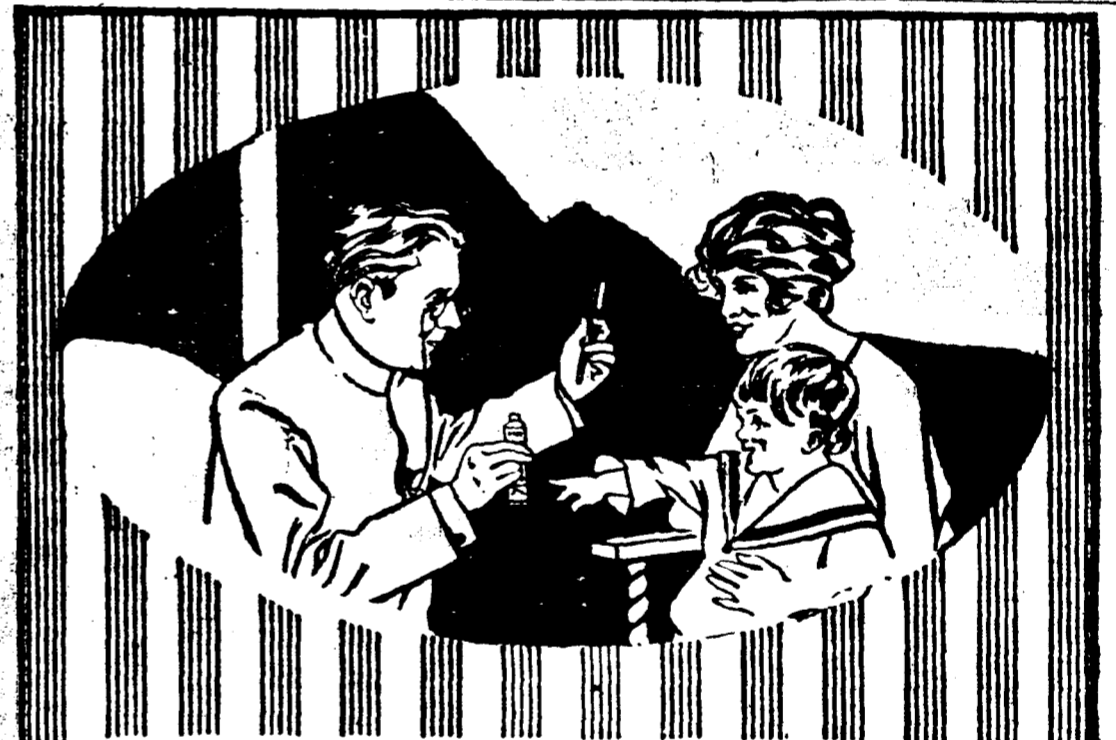
Un enfant les caresse en sa naïveté Et vient, par ses baisers, troubler leur solitude

D'un désir de maternité.

Comtesse DE MAGALLON.

ARGENT FORT ABONDANT CHEZ LES AMÉRICAINS

Washington.—En dépit de l'incertitude des conditions financières, les dépôts dans les banques d'épargne des bureaux de poste des Etats-Unis se sont élevés, le mois dernier, à plus de \$10,000,000. Ce résultat a été annoncé aujourd'hui par l'administration du service des postes. A la date du 1er mars, le montant total des dépôts s'élevait à \$163,000,000.



Les Médecins Vous Disent Que la Propreté des Dents est Nécessaire à une Bonne Santé

Tous les docteurs et dentistes conseillent à leurs clients de bien mastiquer leurs aliments pour éviter la mauvaise digestion et les maux d'estomac.

Pour bien mastiquer vos aliments, vous devez avoir de bonnes dents.

Pour avoir de bonnes dents, vous devez les tenir propres.

Prenez l'habitude de vous laver les dents avec la "COLGATE'S", la pâte dentifrice rafraichissante.

"BONNES DENTS — BONNE SANTÉ"

Le nom de "Colgate" sur des articles de toilette signifie: Honnêteté, Pureté et Bonne Qualité. Fondée en 1806.



LIGNE FRANCAISE

NEW YORK—HAVRE

- LA SAVOIE MAR. 26
- LA LORRAINE APR. 2
- LEOPOLDINA APR. 5
- ROCHAMBEAU APR. 7

NEW YORK—VIGO—HAVRE
ROUSSILLON APR. 28

Pour tous renseignements s'adresser

Aux bureaux de la Compagnie,

ORFILA, Agent Général

308, Compagnie, Nouvelle-Orléans.